Françoise Giroud : Simone Berriau, successeur d'Antoine, a vécu le plus prodigieux roman d'amours du siècle

ELLE est fidèle !... Le bruit court dans Paris, ses amis hochent la tête, incrédules ; Colette s'étonne, le pacha de Marrakech n'en croit pas un mot, Yves Mirande en demeure stupéfait et Simone Berriau, inquiète, interroge son miroir en se répétant :

— Je suis fidèle !... Est-ce que je vieillirais ?

Mais le miroir lui renvoie un beau visage mat à l'œil d'or sous la parenthèse du sourcil.

Veuve d'un héros de l'épopée coloniale française, prisonnière de l'Opéra-Comique, vedette de cinéma, Simone Berriau, directrice prospère du théâtre fondé par Antoine, dont la mémoire a été honorée cette semaine par l'apposition d'une plaque commémorative, n'est pas, autant vous le dire tout de suite, une héroïne de la Bibliothèque Rose.

Gyp, Alexandre Dumas fils, Henry Miller et Feydau

— Vous voulez parler de ma femme ? Bien. Mais je ne crois pas que vous puissiez raconter son existence avant notre mariage. La censure l'interdira... dit en souriant l'homme grisonnant, élégant et affable, auquel elle est fidèle, son mari depuis trois ans, M. Brandel. La rosette de la Légion d'honneur — pour faits de guerre — orne sa boutonnière. Un léger accent néerlando-britannique orne son langage courtois teinté d'humour. Il semble, mon Dieu ! tout à fait naturel qu'une femme lui soit à la fois attachée et fidèle.

Une femme, bien sûr. Mais la sienne, c'est une autre histoire. Une histoire avec joli lieutenant et prince oriental qui commence comme du George Sand, continue comme du Gyp, se poursuit comme de l'Alexandre Dumas fils, frôle l'Henry Miller revu et corrigé par Feydeau.

Une histoire où tourbillonne un de ces étonnants visages de femme qui passent une fois par génération, tigresses magnifiques et prodigues balbutiant humblement un chapelet entre deux folles nuits, traînant derrière elles un cortège d'hommes fascinés, d'épouses alarmées, d'amours tumultueuses et d'amitiés impérissables.

On a beaucoup pleuré à cause d'elle ? Elle a pleuré aussi, les larmes amères de l'humiliation, quand les enfants de son village natal refusaient de lui parler parce qu'elle allait à l'école laïque, quand on montrait du doigt « la fille perdue ».

Maman : veuve, dut quitter le village pour tenir un bureau de tabac à Nantes, et le brave grand-père Bossis, cultivateur honoré, faisait un muscadet fameux dans la terre rude de Vendée. Le dimanche, il portait pieusement le pain à l'église. Il était courageux, bon, honnête, ce qui n'empêchait pas, au contraire, toute la noblesse du pays de lui adresser un vague salut dédaigneux et de tourner la tête quand les roues de leur calèche éclaboussaient le cultivateur et sa petite-fille.

Alors la fière petite fille révoltée se vengeait en courant à travers champs, et en arrachant les betteraves, qu'elle replantait à l'envers.

Aujourd'hui, quand elle retourne « chez nous », comme elle dit, ils sont toujours là, à la grand-messe, le dimanche, les nobles du pays. Mais que reste-t-il de leur morgue d'antan ? Adieu calèches, fortune et bonnes fortunes... La grosse voiture américaine, le chauffeur, les terres, le banc à l'église, c'est la petite Simone Bossis qui les a.

— Et ça ne me fait même pas plaisir, avoue-t-elle. Ils ont trop payé, ils sont trop malheureux. Et on ne peut même pas les aider...

Pourtant, qui n'a-t-elle pas su aider ? L'argent qui ruisselle de ses petites mains ravissantes depuis vingt-ans, c'est la source généreuse à laquelle s'abreuvent et le jeune homme qui a les poumons faibles et la jeune fille qui a fait une bêtise et la vieille cigale bien dépourvue et le curé avec ses bonnes œuvres et nous ceux dont la détresse a touché son cœur.

Mais avec ces antennes infaillibles, cette connaissance instinctive des humains qui fait aussi les bons portiers d'hôtel et les grands ecclésiastiques, elle juge, elle jauge, elle sait en une seconde qui est en face d'elle. Elle dépiaute l'ennemi et le met hors combat, elle flaire l'ami et l'adopte pour le meilleur et pour le pire.

A quinze ans, l'ennemi, c'est « le noble ». A l'école, elle a appris essentiellement à monter aux arbres, à se rouler avec les garçons dans les blés chauds. La voilà avec un certificat d'études, le diable au corps et des yeux à faire damner un M.R.P. lorsqu'intervient le joli lieutenant.

Il a un nom à ne pas croire, il s'appelle... mettons Gontran, Gontran de Bœœil. Qui dit mieux ? Des bottes au monocle, il en a l'air... et les façons. Dans les bois de Machecoul, il y a bientôt une jeune fille de moins... et un imbécile en plus.

C'est qu'il est amoureux, Gontran. Si amoureux que, pour échapper aux foudres paternelles, il décide de l'enlever. Elle, elle jubile à l'idée de la tête que feront ces Bœœil qui ne saluent pas Grand-Père. Impossible de lui faire prendre le train : le chef de gare préviendrait tout de suite la famille Bossis. Gontran lui met 400 francs dans la main, la glisse dans une voiture de cinq manichels qui traverse la région et lui donne rendez-vous... au Maroc.

Lyautey envoie son bras droit et un poulet froid

Bordeaux, Toulouse, Madrid... Elle est dans le train, sans un sou, en larmes, et si jolie !... Deux officiers apitoyés la consolent. Jusqu'à Tanger, on la trouve « Gontran avec une gonzesse ». Elle tombe gravement malade. Rapatriée, Gifflée. Tenue sous clef. Quand elle sort, on la montre du doigt : honte sur elle... Gontran aussi est revenu, plus épris que jamais, et l'aime encore. Cette fois ils prennent le bateau. Faux passeports, faux visages. Il n'y a qu'elle de vrai dans cette aventure. Mais, en rade de Casablanca, le commandant Couturon reçoit l'ordre d'empêcher le débarquement des passagers : la police recherche un jeune couple... et le trouve.

Les voilà sur la paille humide des cachots. Et ils ne sont même pas dans la même cellule, ce qui aiderait à passer le temps. Toute la ville parle d'eux, et Bœœil se souvient qu'il a connu autrefois le fils de Mme Lyautey. Il appelle au secours : Lyautey envoie son bras droit et un poulet froid. Simone partage le poulet et bouleverse le bras droit. C'est le colonel Berriau.

N'écoutant que son honneur d'officier valeureux, il intervient auprès de la famille Bœœil pour qu'elle autorise le mariage des tourteraux fugitifs.

« D'accord, déclare la famille Bœœil. Mille francs par mois et que nous n'en entendions plus parler. »

« D'accord », soupire la famille Bossis.

Les bans sont publiés. Le jour où Simone Bossis va devenir la vicomtesse de Bœœil, une vedette rapide l'emporte ! et elle devient Mme Berriau. Fleurez Gontran, et mouchez-vous dans votre particule. Simone est vengée.

Colonelle à 16 ans

La voilà « colonelle », elle a 16 ans. Lui, c'est le héros. Il a 27 ans de plus qu'elle, mais il est beau, il est brave, il est glorieux, il est bon, il est fin. Compagnon d'armes de Lyautey, il a fondé le corps des officiers de renseignements indigènes, c'est lui qui a fait du Glaoui le pacha de Marrakech. Il est tout-puissant, très aimé dans tout le Maroc. Elle l'admire de toute son âme, et, pour l'amour de lui, Mme Berriau, seize ans, certificat d'études, apprend à offrir à « son jour » des petits fours à la femme du général, à recevoir la femme du lieutenant-colonel.

Mais elle n'est pas seulement jolie, elle est adorable. Il est pleinement heureux avec ce petit animal doué de cet instinct double de volonté et d'intelligence qui transforme la fille sauvage de Vendée en femme parfaite supérieur tout à fait convenable.

Quand il meurt, le colonel Berriau laisse à sa jeune veuve ravissante et désespérée une petite fille : Henriette (qui est devenue depuis l'excellente actrice Hélena Bossis), un nom glorieux, une jolie fortune et l'amitié souveraine du pacha de Marrakech. Le gouvernement français dote Mlle Berriau.

Et l'histoire prodigieuse continue ! La protection du pacha devient un jour plus tenue. Il l'emmène à Paris. Au Maroc, c'est un grand seigneur. Chez nous, où ils arrivent tous deux pour la première fois, la se sentent lâché du soleil orientaux. Elle pouvait soupçonner qu'elle est mal habillée, qu'elle ne sait rien, qu'en ouvrant la bouche elle fera de gaffe en gaffe. A un déjeuner, elle rencontre Colette, la fameuse, tout de suite attirée par cette petite fille butée et sûrement au regard clair. La naît une grande amitié qui ne fléchira jamais.

— *Je t'ai donné des quantités d'excellents conseils, tu ne les as jamais suivis, et comme tu as bien fait*, lui dit aujourd'hui Colette.

Le pacha rentre bientôt dans son pays. Et elle s'ennuie. La nature lui a donné — encore ! — une voix pure... Elle travaille le chant, auditionne à l'Opéra-Comique, elle ne sait rien... et elle est reçue.

Pendant quinze ans, elle s'acharne. Tous les matins, pendant deux heures, le maître Albert Carré lui enseigne non seulement l'art du chant mais tout le répertoire dramatique, les comédies, les tragédies, les classiques, les modernes.

Un soir, elle entend chanter Germaine Martinelli. Elle comprend ce qu'signifie savoir chanter, demande un long congé et des leçons à la célèbre cantatrice, qui devient sa meilleure amie.

L'après-midi, elle s'impose d'autres professeurs, qui lui apprennent l'histoire, la littérature, les mathématiques. Elle commence, tout simplement, ses études à vingt ans.

Sa maison est bientôt l'une des mieux tenues de Paris. Le service y est parfait, la chère savoureuse, le luxe impeccable, la conversation brillante.

Les hommes qu'elle attire, comme la flamme attire les papillons, tournoient autour d'elle, et s'ils se brûlent les ailes, c'est que la flamme est capricieuse. Ames brûlées, ailes rognées, ils l'aiment encore, car elle a aussi ce don de transformer en amitiés les passions qui meurent. La vie serait si charmante si les hommes consentaient à ne pas souffrir quand elle cesse de les aimer tout court pour commencer à les aimer bien...

Qu'est-ce qui est impossible pour Simone Berriau ?

— *Des amis m'ont souvent dit*, raconte-t-elle avec sa grande simplicité : *si tu voulais, tu pourrais aussi être la femme d'un président de la République. Ça aurait pu être amusant... Mais je n'ai jamais essayé à cause des banquets. C'est trop ennuyeux, les banquets...*

S'ennuyer, elle ne peut pas.

Elle est titulaire du rôle de Mélisande quand elle abandonne le chant, cet esclavage.

— *On ne peut pas manger, on ne peut pas fumer, on ne peut pas boire, on ne peut pas...*

Oh ! elle vous le dirait aussi bien ! Elle dit tout. Mais on peut la présenter au roi d'Angleterre : elle dira exactement ce qu'il faut. Libérée du chant, elle fait un film, deux films, trois films, quelques voyages au Maroc, où le Pacha et ses nains, fidèles au souvenir du colonel Berriau auquel ils se plaisent à rappeler qu'ils doivent tout, la reçoivent fastueusement, de longs séjours dans son magnifique domaine de Mauvannes près d'Hyères, où elle court échevelée, les pieds nus dans la terre, dont elle se sait encore si proche, inspectant ses vignes et ses arbres fruitiers avec des airs soucieux de paysanne. En même temps, elle sème ses diamants, perd son sac, pose son manteau de vison sur les salamandres...

Partant un jour de 1940 pour Cannes, où elle avait alors deux maisons, elle se trompe de train et s'aperçoit que ses valises et sa mallette de bijoux sont dans un autre train. Ce jour-là, le chef de gare s'en souviendra. Et aussi, les voyageurs de l'express qu'elle fit arrêter en route, après un coup de téléphone où elle disait à peu près :

— Mon petit coco, tu vas me faire stopper ce train.

C'est au ministre des Transports qu'elle parlait.

Elle ne les porte jamais d'ailleurs, ses bijoux. Sauf lorsque le bruit court que ses affaires vont mal. Alors, dédaigneuse, elle étend dans une rivière de diamants qui est un fleuve, plique quelques émeraudes par-ci par-là et s'en va faire un tour des Champs-Elysées.

Un coup de foudre l'a jetée un jour à la mairie. Le mari était déjà marié ? Elle divorce pour l'épouser. Ils veulent toujours l'épouser.

— *Mais je ne connaissais pas sa femme, je n'ai jamais rien volé à personne. D'ailleurs, c'était une sottise. Il était tellement ennuyeux, le pauvre homme !...*

Est le pauvre homme.

Un coup de téléphone d'André Brûlé lui apprit que le Théâtre Antoine était à vendre. Théâtre crasseux, en chute verticale, mal situé, lui dit-on. Elle achète...

Et, lentement, elle a rendu à la vieille salle sa gloire défunte. Elle dit que c'est grâce aux anciennes leçons d'Albert Carré, aux conseils affectueux d'Yves Mirande qui l'a aimée, lui aussi, et qui lui garde toute sa tendresse...

Mais c'est grâce à l'éternel instinct. Elle trouve le titre de *La F... respectueuse*, elle engage vers et contre Sartre deux comédiens légers : François Périer et Luguet, pour jouer un drame : *Les Mains sales* ; elle a raison des distributions audacieuses, elle obtient de Michel Simon qu'il reprenne *Fric-Frac*...

Simone Berriau, directrice de théâtre fort avisée, aime cependant les (petits) fours. Cette photo, prise au bar du théâtre Edouard-VII, lors de la centième du « Tramway nommé Désir », le prouve. C'est Michel Simon qui joue ici le rôle du père nourricier.

« C'est l'homme de ma vie... »

C'est difficile ? Si c'était facile d'être directrice de théâtre, ça ne l'amuserait pas. Vous ai-je dit qu'elle était remariée ? Oui, bien sûr. Excusez-moi si je m'embrouille un peu. Ce mariage-là ne fut pas plus banal que les autres.

M. Brandel, industriel hollandais, colonel de l'Armée anglaise, la rencontre et s'éprend d'elle. Ce n'est pas original ? Il s'en fait un devoir. C'est un homme posé, froid et précis qui prend son temps pour déclarer ce qu'elle attend en trépignant.

— *C'est l'homme de ma vie*, affirme-t-elle.

— *Bon*, disent les domestiques qui la connaissent depuis quinze ans, le chauffeur, ses amis, le chien, *bon, ça va durer six mois.*

En Angleterre où il l'emmène, c'est lui qui dit doucement :

— *Est-ce que « ça » va durer six mois ?*

Elle proteste du fond du cœur.

— *Alors, marions-nous*, dit-il.

Pourquoi pas, pense-t-elle ? D'ailleurs, le mariage en Angleterre, j'ai toujours entendu dire que ça ne comptait pas. Un truc qui se fait en dix minutes, où un monsieur barsaouine des histoires auxquelles je n'ai rien compris, et je serais mariée ? Allons donc ! Et puis j'arrangerai ça avec l'ambassadeur de France.

Mais l'ambassadeur soi-même n'y peut rien.

— *Alors je suis mariée ? Tout à fait ?*

Elle n'y croit pas vraiment, fait un tour dans les rues de Londres, découvre qu'on y vend des serpillères introuvables alors à Paris, et en achète... douze douzaines. Quand elle achète, c'est par douzaines. M. Brandel, flegmatique mais étonné, voit arriver six caisses de serpillères à l'hôtel. Il faut fréter un avion spécial pour les ramener à Paris où son notaire confirme : elle est bel et bien mariée.

Eh bien, tant pis ! Elle essayera de ne pas trop y penser, d'oublier que si cet homme charmant se lave les dents dans sa salle de bains, répond au téléphone ou la prend dans ses bras, il en a, légitimement, le droit. Et il y a trois ans que ça dure.

Dans la conduite de son théâtre, il l'aide de toute son expérience d'homme d'affaires. Mais c'est elle qui choisit les pièces, qui choisit les comédiens, qui surveille la mise en scène... L'appartement de la rue Raynouard, tenu comme les bourgeoises ne savent plus tenir leur maison, est envahi de manuscrits qu'elle lit dans son lit de drap, le matin. Sur ce lit, on trouve aussi un crucifix, un jeune chien du type O Cedar, un téléphone, une sœur indulgente au doux visage.

Il y a parfois trop de paradis sur ses chapeaux, mais il n'y a jamais trop de sel dans les rognons sauce madère.

— *Tu ne sais pas l'habiller. Va chez Christian Dior...* lui a dit un jour le peintre-décorateur Christian Bérard.

Elle est allée. Elle écoute toujours celui qui sait mieux qu'elle. A sa table, toujours ouverte à ses amis, elle convie volontiers :

— *Venez déjeuner mercredi, ça vous amusera, il y aura...*

Qui ça ? Jean Cocteau ?... Le pacha ?... Le général Eisenhower ?... Non. Le chanoine de Notre-Dame-des-Victoires.

Le jour du jugement dernier, Simone Berriau, nouvelle Marie-Madeleine, se débouillera aussi avec le Seigneur. La charité chrétienne s'épanouit parfois plus vivace dans l'âme des pécheresses que dans celle des vertus.

Sur ce chapitre entr'ouvert, je ferme ce roman d'aventures. Je vous accorde qu'il n'est pas « pour jeunes filles ». Mais son héroïne a du moins l'élégance de ne pas prétendre vous faire prendre pour de l'eau-de-rose cette eau-de-vie.

Un livre "épatant" 13 A LA DOUZAINE

D'ÊTRE UN MONSTRE IL N'EST PAS SI FACILE
LES PORTES DE LA SOLITUDE
roman de O.-P. GILBERT
1 vol. 240 fr.
PLON

LIVRES NEUFS EN SOLDE
val. 300 fr., dep. 20 fr.
Catalogue sur demande
STE F.D.J.M., 79, Gd-Rue, POITIERS

Riez en lisant 13 A LA DOUZAINE

? TAM TAM ?

PAR AMOUR J'AI DÉFIÉ STALINE (III)

(Suite des Mémoires de Nora Korzhenko-Murray)

« J'ai échappé à la police de Leningrad et me réfugie à l'Ambassade d'Angleterre »

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Née pendant la Révolution de 1917, Nora Korzhenko, fille de l'un des chefs du Guépéou, rencontre en 1940 à un bal donné à l'Hôtel Métropole à Moscou, un jeune Anglais avec qui elle danse les fox.

La N.K.V.D. lui propose de travailler pour elle sous peine de représailles contre son père déporté en Sibérie.

Nora tombe éperdument amoureuse d'Alexandre John que la N. K. V. D. lui avait ordonné de surveiller. Elle se trahie par l'une de ses amies, Nina, qui la livre à la police de Léningrad.

ENFERMÉE dans ma cellule, incapable de trouver le sommeil, je me creusais la tête pour découvrir le moyen de me sortir de là en bluffant. (1)

Je me rendais compte que la police et la N.K.V.D. de Léningrad connaissaient l'histoire que j'avais racontée à Nina, et j'avais rencontré un Anglais à Moscou, la police secrète l'avait su et je m'étais enfuie à Léningrad pour lui échapper. » Il fallait absolument que je m'en tienne à ce récit.

Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que moi-même j'avais été payée par la N.K.V.D., mais que j'en avais été renvoyée et que je ne jouissais plus de sa protection. Lentement un plan s'élabora dans mon esprit surexcité.

Le lendemain matin à huit heures, les officiers de la N.K.V.D. commencèrent à m'interroger. Ils n'utilisèrent pas la violence, mais me posèrent sans cesse les mêmes questions :

« Que faites-vous ici ? Qui est cet Anglais ? Pourquoi êtes-vous au milieu avec des étrangers ? »

Je leur racontai l'histoire que j'avais inventée pendant la nuit. « J'étais en vacances à Léningrad et j'avais forgé cette histoire d'Anglais pour faire croire à Nina que j'étais une femme du monde de Moscou. »

Ils ne crurent qu'à demi mon récit. Ils semblaient tout surpris que je leur cachais quelque chose. Aussi la torture de l'interrogatoire reprit-elle du plus belle : toujours sur les mêmes thèmes.

Le terrible jeu dura jusqu'à six heures du soir. Les officiers tentaient de me décontenancer par leurs questions, de « m'avoir à l'usure ».

Un instant je crus me trouver mal, mais je repris mes esprits quand un major de la N.K.V.D. ayant décroché le téléphone, me déclara :

« Si vous venez de Moscou, et que vous soyez en fuite là-bas, ils doivent être au courant. Je vais leur en parler. »

A l'arrêt été, bien entendu, un désastre. Moscou aurait aussitôt averti le major que j'étais recherchée. Malgré un affreux mal de tête, malgré mon extrême lassitude et la faim qui me tenaillait, j'eus soudain une inspiration.

Lorsque je travaillais pour la N.K.V.D., mon nom d'agent était « Hirondelle ». Peut-être ce major reconnaîtrait-il en celui-ci un nom de passe. Peut-être, si je révélais ce nom d'agent, s'apercevrait-il que c'était un nom de la police secrète. C'était ma seule chance, et je ne devais pas la laisser échapper.

« Très bien, dis-je, téléphonez à Moscou et dites-leur que vous avez capturé l' « Hirondelle ».

Ma ruse réussit. Le major reposa brusquement l'appareil et son expression changea. « Mais, camarade, j'écris-tu, c'est différent. Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? »

« Vous savez aussi bien que moi que nous ne pouvons révéler notre identité, répliquai-je. Je suppose même que je n'aurais pas dû le dire maintenant. »

Il me crut. « Je suis désolé », poursuivit-il, et il m'offrit aussitôt à dîner. Après le repas que je dévorais, il me demanda quelles étaient mes intentions. Je n'avais qu'une idée : quitter au plus vite Léningrad avant qu'ils n'apprennent de Moscou la vérité sur mon compte.

Aussi répondis-je que, la maison qui m'avait amenée à Leningrad était accomplie, je devais retourner à Moscou.

J'arrivais à Moscou le lendemain à midi. Mais où aller ? Une seule personne pouvait m'aider : John Murray, l'Anglais pour qui j'avais beaucoup d'amitié.

Je lui téléphonai et il m'invita à prendre le café. Je dis être bien sombre et bien pessimiste puisqu'il s'imagina que j'allais me suicider. Il essayait de plaisanter, mais rien ne pouvait me dérider.

Finalement je me levai et lui tendis la main pour prendre congé. Lorsqu'il la saisit, je sentis le contact d'un objet froid et métallique.

« C'est la clé de mon appartement, me dit-il. Venez dès que vous le pourrez et installez-vous. Je vais prévenir de vous garder comme gouvernante. »

Tout d'abord je n'arrivais pas à y croire. Je connaissais l'appartement dans les immeubles de l'ambassade britannique, 14, rue Soporkaya. Cela signifiait pour moi l'immunité diplomatique, donc le salut. C'était trop beau.

Sitôt après avoir quitté John, je me précipitais vers son appartement de l'ambassade qui était pour moi la liberté. Mais avais oublié une chose : l'immeuble était gardé étroitement par des sentinelles russes armées. Personne ne pouvait entrer sans un permis de « travail ». Naturellement je n'avais pas cette pièce.

Chaque fois que je m'approchais de la grille de l'ambassade une sentinelle se tournait vers moi. C'était terrible, voir la porte de la liberté et être incapable de la franchir. J'errai pendant des heures autour de l'immeuble pour tâcher de m'y glisser. En vain. Ce n'est que la nuit, après neuf heures d'attente, que ma chance arriva. Les gardes s'arrêtèrent quelques instants pour discuter, me tournant le dos et assez éloignés de la grille.

Je traversai la rue comme une ombre, et, sur la pointe des pieds, je me trouvai en trois bonds dans l'enceinte de l'ambassade.

Je courus le long de l'allée, m'attendant à entendre une sonnerie d'alarme pour me ramener à l'esclavage. Mais rien ne se produisit.

Je gagnai aussitôt l'appartement de John où je m'introduisis avec sa clé. Il m'avait expliqué où se trouvait la chaise, sous laquelle j'y cachais.

C'était une chambre très agréable avec un lit, une table et une chaise. Je tombai épuisée de joie. Je me trainai jusqu'au lit et tombai à genoux. J'étais libre. Hélas ! Au bout d'allias quelques jours à la police secrète pour découvrir où j'étais. La cuisinière de John, une robuste Lituanienne, appartenait à la N.K.V.D. Dès qu'elle fut au courant de ma présence, elle avertit ses maîtres.

Rien d'étonnant à cela. Il était interdit, sous peine de mort, de sortir avec un étranger — ou même de travailler avec lui — sans permission. Chaque Russe travaillant à l'ambassade devait signer un serment de fidélité, c'est dire qu'il était tenu de répéter à la police tout ce qu'il savait.

(*A suivre.*)

(1) Voir France Dimanche, nos 177 et 178.

La semaine prochaine : **A nouveau je suis kidnappée par la N.K.V.D.**

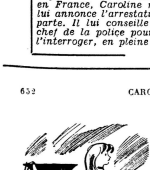
CECIL SAINT-LAURENT

CAROLINE CHÉRIE

Caroline et Bonaparte

En 1789, Caroline de Bièvre épouse Georges Berthier. Trois ans plus tard, celui-ci est député à la Convention. Les péripéties de la Révolution séparent Caroline de son mari, la rapprochent de Gaston, son premier et grand amour. Après de multiples aventures, elle rentre à Paris où elle retrouve Gaston et Georges, son mari, membre influent du Directoire. Un renversement politique chasse Georges en exil. Caroline le suit, le fait évader, mais il meurt sur le chemin du retour. Caroline va retrouver Gaston, devenu général à l'armée d'Italie, qui la renvoie en France. Grâce au général Grouchy, elle retarde son départ et rejoint Gaston dans une auberge. Rentrée en France, Caroline rejoint le général Thiébault, qui lui annonce l'arrestation de Gaston, d'ordre de Bonaparte. Il lui conseille une tentative de chantage au chef de la police pour le faire libérer. Celui-ci tient l'interroger, en pleine nuit. (Voir F. D. nos 95 à 179.)

633 CAROLINE CHERIE



Le cœur de Caroline battait violemment. Elle suivit Fouché du regard, mais il se borna, en effet, à passer et à revenir d'un pas tranquille.

— Nous étions mal éveillés, tous les deux, ce soir. Nous avons joué au lieu de discuter froidement. Rassurez-vous, Salanches ne cherchera pas à s'évader. Il arrivera vivant à la prison de la Force. Quant à vous, je n'ai aucune inquiétude sur votre compte. Je pense seulement qu'il faudrait que nous nous revoyions, et que j'examine cette affaire avec quelques-uns des intéressés. Puis-je vous demander de rester chez vous demain ? et de demeurer disponible pour quelque importante rencontre ?

Caroline acquiesça silencieusement. Elle prit le chandelier et reconduisit Fouché. Celui-ci descendit l'escalier de sa démarche saccadée. Son ombre, sur le mur, ressemblait à un fantôme. Caroline se rappela la vieille sorcière qui lui avait parlé le soir où toute la famille était arrivée de Bièvre, rue Saint-Dominique. « Que m'avait-elle dit au juste, se demanda-t-elle, que je voyagerais beaucoup, oui, et puis aussi ne m'avait-elle pas dit que je serais très heureuse ? Je ne me rappelle plus. »

Au bas de l'escalier, elle souffla le bougeoir pour cacher le désert de l'entrée.

— Oh ! c'est un courant d'air, dit-elle.

Elle courut jusqu'à la porte du perron.

— Ne prenez pas froid, dit Fouché, j'irai bien tout seul jusqu'à la grille. Je sais toujours retrouver mon chemin

— Moi aussi, dit-elle. Et elle referma la porte.

☆

La même sonnerie à la grille d'entrée la fit sursauter. Un homme mal rasé, à travers les barreaux, lui tendit un pli et s'éloigna. Elle remonta rapidement dans sa chambre et l'ouvrit auprès du feu. Il contenait ces simples mots : « Joséphine Bonaparte vous attend, cet après-midi, à trois heures et demie. »

Dès lors, la jeune femme vécut dans une encore plus grande excitation. Elle n'avait pas peur d'un échec. Si on lui accordait cette entrevue, c'est que Fouché avait conseillé à Mme Bonaparte de céder parce qu'il ne voulait pas se

634 LE COFFRET DOUBLE LYS

faire lui-même après avoir cru l'emporter aussi facilement.

La baignoire avait été vendue, mais elle avait une fenêtre qui permettait de faire préparer un bain brûlant dans une grande bassine installée à la cuisine. Elle y resta longuement tandis que la domestique l'arrosait, que l'eau ruisselait sur elle, dégageant une bonne vapeur. Elle se sentait bien, se frictionnait ferme. Le savon moussait. Son esprit travaillait aussi joyeusement que ses bras. Pourquoi allait-s'arranger ? Le monde était bien fait ! Elle était heureuse dans tout son corps.

— Madame est vraiment bien jolie, dit Jeannette.

— Je pense que oui.

Puis elle remonta dans sa chambre et se fit servir son déjeuner près du feu qui craquait joyeusement. Elle fit honneur au festin, puis entraînait de s'habiller avec le soin qu'exigeait la visite qu'elle allait faire. Sa garde-robe, qu'elle avait renouvelée à son retour d'Italie, n'était pas très diverse, mais lui permettait d'arriver cependant à passer pour fort élégante. Elle trouva convenable de choisir pour se présenter devant la femme d'un consul, une robe d'une grande finesse, en mousseline des Indes, qu'ornait, dans le bas, une grecque de couleur. Après s'être soigneusement fait coiffer par Jeannette, avoir appliqué avec un soin particulier le rouge propre à rehausser son teint, s'être longuement fait les mains, elle nous nous son menton les brides d'une capote que parachevait drôlement un petit pluet, enfila de longs gants, et couvrit son décolleté d'un vaste châle sombre destiné à voiler un peu l'éclat et la finesse de la robe qu'elle avait revêtue.

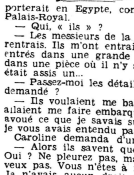
— Mademoiselle, Jeannette, courez me chercher un fiacre.

Elle essuya un peu de poudre égaré sur ses cils, puis se sourit de nouveau, mais son sourire se figea. La glace lui renvoyait l'image de la bergère aux pieds vermoulus, à la soie fanée, qu'à son retour d'Amérique elle avait fait prendre dans l'hôtel des Berthier, en souvenir de Georges.

— Georges, Georges murmura-t-elle, tu le veux, n'est-ce pas, que je sois heureuse ? Je t'assure que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour toi.

Mais elle s'effondra en sanglotant sur le lit, et ce fut seulement de retour de la domestique qui l'ar-

634 CAROLINE CHERIE



racha à ses pleurs.

— Le fiacre attend en bas... Oh ! Madame a pleuré !

— Ce n'est rien, mais le suis toute décoiffée, et ma poudre doit être partie...

Comme la domestique l'aidait à réparer les dégâts causés par ses larmes, elle éclata en sanglots à son tour.

— Oh, il faut que je vous dise... déjà tout à l'heure, ça me faisait mal de vous voir de si bonne humeur. Et maintenant, comme vous pleurez, vous êtes inquiète. On veut nous nuire. Et...

— Qui, m'a-t-il, Jeannette, que pouvez-vous avoir à me dire ?

— Ils m'ont menacée. Ils m'ont affirmé que si je vous révélais ce qui s'était passé, il m'en cuirait. Ils m'ont déportée en Egypte, comme les filles de joie arrêtées au Palais-Royal.

— Qui, « ils » ?

— Les messieurs de la police. Ils m'ont arrêtée quand je rentrais. Ils m'ont entraînée dans un fiacre. Nous sommes entrés dans une grande maison noire. Ils m'ont conduite était assis un...

— Passez-moi les détails, je vous en prie, que vous a-t-on demandé ?

— Ils voulaient me battre ! Ils disaient que demain, ils allaient me faire embarquer pour l'Egypte. Finalement, j'ai avoué ce que je savais sur ce coffret et ce document dont je vous avais entendu parler avec le général Thiebault.

Caroline demanda d'une voix rauque :

— Alors ils savent que le document est indéchiffrable...

Oui ? Ne pleurez pas, ma pauvre Jeannette. Je vous en veux pas. Vous n'êtes à mon service que depuis deux mois. Je n'avais aucun droit à votre gratitude. D'autres m'ont souvent trahie qui étaient infiniment plus coupables. Vous venez de vous racheter en me disant la vérité. Quoique, à vrai dire, je ne vois pas à quoi la connaissance de cette catastrophe pourra me servir...

(*A suivre.*)

(*Illustrations de Perret.*)

(*Copyright by Cecil Saint-Laurent and* France Dimanche.)